

Jean-Pierre Boulé & Arnaud Genon, *Hervé Guibert,
l'écriture photographique ou le miroir de soi*
Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « A (etc.) »,
2015, 273 p.

Christian Milat
Université d'Ottawa

Ce sont d'abord les textes romanesques d'Hervé Guibert qui ont principalement retenu l'attention des lecteurs et des critiques. Constitué de son vivant de la publication de *Suzanne et Louise* (1980), de *L'Image fantôme* (1981), de *Vice* (1991) ainsi que du catalogue d'une exposition (*Le Seul Visage*, 1984), des articles parus entre 1977 et 1985 dans la rubrique « Photo » du *Monde* et des chroniques publiées en 1985 et 1986 dans la rubrique « Photo + texte » de *L'Autre Journal*, le volet photographique de

son œuvre a été complété après sa mort par la publication de deux albums (*Hervé Guibert photographies*, 1993, et *Hervé Guibert photographe*, 2011) et par une sélection de ses articles critiques (*La Photo, inéluctablement*, 1999), mais il n'a fait l'objet à ce jour que de quelques études, notamment celles, parues en 2008, de Frédérique Poinat (*L'Œuvre siamoise : Hervé Guibert et l'expérience photographique*) et de Robert Pujade (*Hervé Guibert, une leçon de photographie*). D'où l'intérêt de l'ouvrage publié par ces deux fins connaisseurs de l'œuvre guibertienne que sont Jean-Pierre Boulé et Arnaud Genon, *Hervé Guibert, l'écriture photographique ou le miroir de soi*.

Boulé et Genon analysent tout d'abord, dans quelques-unes des critiques écrites par Guibert pour *Le Monde* et reproduites dans *Photo, inéluctablement*, la façon dont il évoque des photographies que son lecteur ne voit pas, celles-ci devenant le prétexte à un texte : Guibert y « raconte » les photos — l'une de leurs qualités est alors « l'envolée fictionnelle » (p. 37) qu'elles suscitent —, y retrace la vie de leurs auteurs — les photographies, selon Guibert, « traduisent les préoccupations existentielles des photographes » (p. 33), et y exprime les émotions qu'elles déclenchent en lui — Guibert « est un observateur subjectif qui projette ses propres fantasmes et désirs sur les images qu'il regarde. Ses articles en disent quelquefois plus sur lui et sur sa politique du désir que sur les photographes sur lesquels il écrit. » (p. 35)

Puis les deux auteurs mettent au jour le lien existant entre photo et texte dans *Vice*, livre constitué de deux parties, comportant chacune dix-neuf textes et entre lesquelles dix-neuf photos sont placées. Ce lien, selon Boulé et Genon, réside dans la fonction que remplissent à la fois les textes et les

photographies vis-à-vis du lecteur. En effet, dans la première partie, Guibert décrit dix-neuf objets puis il leur attribue une situation où « le “vice” consiste à imaginer les usages désagréables ou voluptueux que l'on peut [en] faire » (p. 43). Ces textes sont donc donnés moins à lire qu'à voir, qu'à imaginer sous la forme de photographies, c'est-à-dire d'images mentales que le lecteur est convié à produire. Pareillement, les dix-neuf textes de la seconde partie, qui s'intéressent à des lieux propices, selon Guibert, à « de petites actions vicieuses, libertines », recréent « par les mots un univers fantasmatiquement photogénique » (p. 47). Quant aux dix-neuf photographies (écorchés, squelettes, têtes conservées dans le formol, animaux empaillés, etc.), elles aussi nourrissent l'imaginaire du lecteur. Dans *Vice*, l'écriture et la photographie apparaissent donc comme « les deux faces d'une pratique artistique dont seul le médium diffère » (p. 61) : ces deux médiums visent « à emporter le lecteur dans l'univers de l'auteur, à lui faire écrire les images et à lui faire voir les textes » (p. 64).

De même, dans *Suzanne et Louise*, un ouvrage composé de textes manuscrits et de photos des deux grands-tantes de Guibert, « la photographie n'a pas une fonction illustrative mais s'inscrit comme l'égale du texte » (p. 66), et c'est au lecteur d'imaginer le contexte des photos.

Boulé et Genon consacrent un chapitre de leur livre à *L'Image fantôme*, que Guibert n'a pas écrit sans lien avec *La Chambre claire* de Barthes. Cet ouvrage, composé de soixante-quatre textes dépourvus de photographies, est pourtant qualifié par Guibert de « tentative de biographie par la photographie ». L'auteur y « évoque la photographie de façon négative », sous la

forme d'« images fantômes » (p. 95), autrement dit de photographies qui n'ont pas été tirées, comme ce fut le cas pour les photos que Guibert voulait réaliser de sa mère et dont le texte narre la séance. Ces photos fantômes deviennent des « photos parfaites » en ce sens qu'une photo parfaite est « celle qui est retravaillée par l'imagination et rendue par l'écriture » (p. 104). Boulé et Genon notent à juste titre que Guibert fait primer l'imaginaire, et donc l'écriture, « aux dépens de la photo » (p. 104). En effet, « l'image s'impose à l'imagination et l'empêche de fonctionner librement » (p. 109).

L'ouvrage analyse ensuite les cinquante-cinq photos que comporte *Le Seul Visage*. Ce livre, au-delà de ce qu'il est, à savoir le catalogue d'une exposition, présente une dimension romanesque, que son éditeur — Minuit —, suggère, que sa quatrième de couverture explicite — « Un livre avec des figures et des lieux, n'est-ce pas un roman ? » — et que confirme son avant-propos : les photographies, qui représentent des personnes, des lieux où elles sont allées et des objets qu'elles ont touchés, sont les « personnage[s] d'un journal de voyage ». Ces éléments autorisent Boulé et Genon à voir dans *Le Seul Visage* « une autofiction au sens d'un roman de soi où le soi se donne à lire dans la relation qu'il entretient avec les autres » (p. 122) : « Même portées vers l'autre, vers l'extérieur, les photographies d'Hervé Guibert captent les sentiments qu'il éprouve personnellement à la vue d'un visage, d'un lieu, d'un objet. » (p. 123) Une fois de plus, les photos agissent comme des déclencheurs narratifs : elles « racontent une histoire, celle de Guibert, de ses proches, de ses rencontres, de ses voyages, de ses objets; et en filigrane, elles inscrivent son désir. » (p. 154)

Proposant une lecture lumineuse des soixante photographies reproduites et d'un très grand nombre d'autres, qu'à l'instar du critique, les deux auteurs « racontent » avec bonheur à leurs lecteurs, l'ouvrage de Boulé et Genon sera particulièrement précieux non seulement par ce qu'il révèle de l'œuvre photographique d'Hervé Guibert, mais aussi au travers du dialogue qu'il engage entre celle-ci et l'œuvre de l'écrivain.